

Aligner les étoiles



Fabienne BALHIERS

Fabienne Balhiers

Aligner les étoiles

© Fabienne Balhiers, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1224-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Chacun, parce qu'il pense,
est responsable de la sagesse ou de la folie de sa vie,
c'est-à-dire de sa destinée.*

Platon, philosophe

*Cela dépasse l'imagination
jusqu'à ce que vous vous leviez pour le voir, le vivre et le sentir.*

Willie McCool, astronaute américain

— Je m'en occupe. Quel parfum ?

Le silence pour réponse.

Je pénètre dans la cuisine, et prépare le matériel.

J'ai besoin de m'éloigner de la sorcière. Regarder ailleurs. Concentrer mon attention non sur ses méfaits passés ou son attitude victimaire actuelle, davantage sur l'exécution de mon plan. J'ai déjà grillé une cartouche en l'injuriant. Elle ne doit pas ressentir la moindre méfiance à mon égard.

Une brindille dans mon orchestration et ce sont des années entières de fichues. Réduites à néant. Des années de réflexion, de préparation, d'attente DU moment, DU moyen imparable d'en finir, consommées tel un feu de paille. Une telle opportunité ne se représentera pas, jamais les étoiles ne seront à ce point alignées.

Tout ce travail, cet acharnement, devenant un tas de poussières ? Impensable. Je dois faire preuve d'opiniâtreté, une fois encore, pour quelques heures encore. Pour quelques heures seulement. Un rien comparé à ces années de labeur. Je dois le faire, je me le dois, je le mérite.

— J'ai choisi menthe poivrée, j'espère que ça ira, m'entends-je lui susurrer en posant le plateau sur la table basse.

Toujours aucune réponse de sa part.

À quoi elle joue ?

Elle se redresse.

Je lui accorde une minute. Pas davantage. Elle peut saisir ces soixante secondes pour me dissuader.

Cinquante secondes pour me dire qu'elle regrette et ce qu'elle regrette. De véritables excuses annuleront la sentence. Si je perçois de la sincérité dans ses

remords je l'épargnerai.

Quarante secondes. Trente-neuf. Trente-huit.

Aucun mot. Un son toutefois. Celui de son souffle. Assise face à moi, elle immobilise son regard sur mon visage. Puis elle se décide : « mais enfin qu'est-ce qu'il se passe ? »

Raté. Le temps s'égrène... Plus que vingt-cinq secondes.

— Tu vois, j'ai préparé une tisane, pour nous, à boire, avec des sablés. À l'orange, lui dis-je, avec une intonation railleuse.

Une nouvelle expiration de sa part. Dédaigneuse de mon point de vue.

Elle regarde le sol. Que fixe-t-elle ? Son parquet ciré ? Elle me semble absorbée par la teinture brunie et les rainures du plancher. Comme sidérée. Et en un battement de cils, son attitude se métamorphose, entraînant un sursaut désagréable au niveau de mes entrailles, un mélange de broiement, d'écrasement de mes organes et de reflux gastrique nauséabond. « T'es malade. T'as toujours eu un problème. Je le vois dans ton regard. Tu n'as pas un regard normal. Tu as le diable en toi ! » Éclate-t-elle, transformant ses yeux en éclairs irradiants.

Définitivement loupé.

Même s'il reste une dizaine de secondes, elle ne les utilisera pas à bon escient. À nouveau elle pourrit ce qui est, par ses imprécations. Elle se hasarde à contrôler la situation, pire, mon esprit. Elle croit qu'elle a le pouvoir.

Elle n'a pas compris mon dessein, sa destinée. La laisser là, dans son jus, face à l'inévitable. Cependant, elle a peur. Car elle a percuté au moins une chose : mon attitude est différente, ma voix également ; elle a compris qu'un quelque chose d'inhabituel m'anime, un petit rien d'étrangeté. Je peux sentir cette terreur.

— Tu dois avoir raison. Pardon, je suis... Et en lui tendant l'infusion je lui propose : on fait la paix ?

Elle soupire à nouveau. Fort. À plusieurs reprises. Souffle, souffle, respire bien, tant que tu le peux.

Elle avale un premier trait de l'eau chaude aromatisée. « C'est bouillant. Je

suis sûre que tu l'as fait exprès. Tu veux me griller le gosier ? ! »

Je m'excuse. Une fois de plus. Secrètement, je me réjouis.

Elle a tout ingurgité, en deux ou trois gorgées, tandis que je halète au-dessus de ma propre tasse. Je risque une lampée, tel un chat s'abreuvant. Une brûlure entame sa course depuis ma langue jusqu'à l'estomac en passant par mon œsophage. Savoir qu'elle l'a ressentie puissance dix m'amuse intérieurement. Je n'y avais pas songé. Un bonus. La vie nous fait parfois ce genre de cadeau. Je prends, je prends. Y en aura-t-il d'autres ?

À présent, je dois patienter pour la suite de mon plan. La première tâche accomplie, j'exécuterai bientôt la deuxième. Dans quelques heures. J'ai hâte. Ensuite, comme je l'espère, je l'observerai, lui parlerai, et la contemplerai dans son calvaire.

Patience, patience.

Alors, les excuses ne seront plus de mise, les masques tomberont, et une douleur aiguë, dont elle méconnaît l'existence, s'offrira à elle et infiltrera son corps, son âme. Pour mon plus grand plaisir.

1

31 JANVIER 1990

La petite princesse aux yeux pétillants et au crâne bien chevelu, venue au monde il y a à peine deux heures, s'exprima depuis le fond du couloir.

L'infirmière leva le nez des documents administratifs de l'accouchement à venir et s'attarda machinalement sur la pendule au contour de trois centimètres d'épaisseur de couleur charbon, aux chiffres tout aussi noirs et aux aiguilles rouges. Elle se figea sur la trotteuse dont elle ne captait le son, capturé par les bruits alentour de la maternité. Onze heures cinq, cinquante secondes. Sa tête bifurqua, de manière robotique, à droite, à gauche, fixant sans accroche les éléments de la pièce. Et elle s'immobilisa. Face à une collègue positionnée dans l'entrebâillement de la porte, le menton arc-bouté en arrière et le corps en appui telle une sprinteuse, quémandant une validation et le signal du départ.

— Qu'est-ce qu'on fait, on se déplace ? réclama l'aide-soignante.

— Une seconde... On va leur laisser une chance, réfuta l'infirmière.

Elles continuèrent de se sonder du regard, bloquèrent tout geste risquant de perturber la vigilance portée aux cris.

— C'est la douze je crois.

— Possible. Je dois bien admettre que le petit bout peine à se calmer.

L'infirmière, ne pouvant rester inactive, reprit la paperasse, lut les informations, et mémorisa certaines données.

— Et la maman dort, tu crois ? interrogea l'aide-soignante. Si c'est le cas, elle doit être complètement éreintée pour ne pas réagir aux braillements de sa fille. Elle n'est pas malentendante ?

— Nan... Je vérifie (...) Elle est peut-être sortie... tenta l'infirmière.

Suspension de souffle. Vagissements lointains.

— J'y vais, se décida la moins gradée.

Son pas, bien que léger, s'assura en allure pressée. Elle toqua, puis s'invita tout en lisant mentalement l'identité de la maman inscrite sur la porte, en dessous du numéro de la chambre.

L'enfant s'agitait dans son landau vitré, vociférant toute gorge déployée. Sa mère, au bord du lit, les yeux dans le vide, demeurait prostrée face à la fenêtre.

— Madame Vontel ? Ça va Madame ?

Aucune réponse.

— Madame Vontel ? Dominique ?

Silence de mort.

— Dominique, votre fille pleure, affirma-t-elle en se saisissant de l'enfant.

La petite s'arrêta instantanément de gémir au contact de la professionnelle, et écarquilla ses pupilles en direction de cette dernière qui commença à la bercer.

— Dominique, vous voulez la prendre ?

Sombre mutisme.

— Je l'emmène pour la calmer et je reviens vous voir.

L'aide-soignante s'empressa de quitter la pièce, prit à droite puis à gauche, de nouveau à droite, l'enfant toujours collée contre sa poitrine. « Tout va bien. » Répéta-t-elle en mantra jusqu'au bureau de l'infirmière cadre. Sans s'annoncer et sans autre préambule, elle l'interpella un pied dans la pièce : « je crois qu'il y a un problème avec Madame Vontel ». L'infirmière en chef se redressa en prenant appui sur la table, et les bras tendus : « je t'écoute ». La subalterne relata « l'épisode psychotique de la maman du bébé » qu'elle tenait dans ses bras, ce qui suffit à sa supérieure pour se saisir du téléphone et composer les deux touches renvoyant directement au service psychiatrique : « Sonia, de la maternité. Quelqu'un est disponible chez vous ? »

*

L'infirmier en psychiatrie Yohann Noble se trouvait face aux résidents qui,

pour la plupart, espéraient leur traitement et leur repas. Les psychotropes avaient déjà été distribués, plus tôt dans la matinée, et le déjeuner ne serait pas servi avant quarante minutes mais les mêmes, jour après jour, inlassablement, mus par une absence de but, rôdaient dans le réfectoire, à l'affût des mets calmants et nourriciers.

Yohann Noble avait souffert de ses années d'études, malgré l'évidence de son choix de devenir soignant. Les horaires, la hiérarchie, la somme des informations à engranger, et surtout la crainte de commettre une erreur, généraient en lui une pression constante. Et la psychiatrie le malmenait plus qu'il n'aurait pensé. Ses illusions s'étaient rapidement envolées. Remplacées par une lucidité glaçante sur les conditions d'existence des malades et de l'abandon du système hospitalier quant à leur prise en charge. Ainsi que par la conscience du gouffre dans lequel il tomberait fatalement un jour ou l'autre, celui du dégoût, et de son impuissance. Une clairvoyance mêlée à une morosité née de sa propre nullité. Ces sentiments existaient depuis son premier jour de stage. « Déjà ! » Lui avait sermonné sa mère, elle-même infirmière, « tu ne tiendras pas si tu ne t'endurcis pas ». Une partie de lui espérait toutefois que cette énergie ne serait vaine, qu'elle permettrait de trouver des solutions, solutions qu'il parviendrait à appliquer, prouvant ainsi de leur efficacité. Il avait envie d'être utile, se sentant particulièrement concerné par les grands cas de la psychiatrie adulte, mais n'avait pas mesuré l'investissement qu'exigerait ce service et l'absence de moyens dans l'hôpital dont il dépendait. Et une hantise le taraudait quelquefois, celle de devenir comme les gens qu'il observait maintenant. Abrutis de médicaments, errants dans un espace exigu, condamnés à vivre dans un lieu imposé, un endroit qui ne ressemblerait jamais à un chez soi, avec une perspective de fin heureuse minime. *Pourquoi avoir choisi ce métier et ce service si tu penses qu'il n'est pas possible d'en sortir indemne ?*

— Tu sais que tu n'aurais pas dû faire ça !

Yohann Noble exécuta un 180°.

— Tu devrais avoir honte !